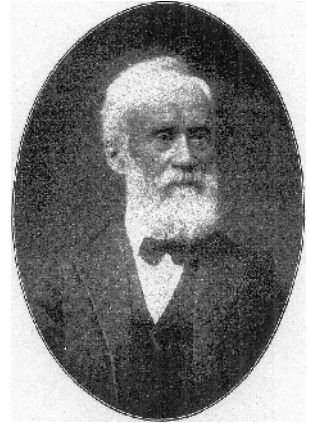


RIVARD, LAURENT-ÉDOUARD

RIVARD, Laurent-Édouard, journaliste, éditeur, professeur de musique et compositeur, libraire, imprimeur, homme d'affaires, enseignant et ministre du Saint Évangile de l'Église congrégationaliste (1894-1917), né le 1^{er} août 1832 à Saint-Léon-le-Grand (Saint-Paulin) d'Augustin Rivard, agriculteur et Catheline Lesage, décédé à Pointe-aux-Trembles, le 30 mai 1917. Il avait épousé Pauline Desjardins le 16 octobre 1857 à Montréal. Inhumé au Cimetière Mont-Royal.



Aîné d'une famille qui comptera huit enfants, Laurent-Édouard Rivard naquit le 1^{er} août 1832 à Saint-Paulin, dans un coin appelé alors Beau Vallon qui faisait partie de la paroisse de Saint-Léon-le-Grand-de-Maskinongé. Ses parents s'y étaient mariés et y étaient demeurés au moins jusqu'en 1838; puis ils avaient déménagé vers 1840 ou 1841, dans le territoire de la paroisse de Saint-Antoine-de-Rivière-du-Loup (Louiseville) où ils eurent leurs trois derniers enfants; on trouvera la biographie du cadet, Augustin-François RIVARD, dans ce site également. L'aîné, Laurent-Edouard, a raconté plusieurs épisodes de sa vie¹ et son fils Edouard a fait sa biographie; nous en tirerons profit (voir la bibliographie).

À la naissance de Laurent, le médecin constata que son pied gauche faisait un angle à la hauteur de la cheville. Pour le remettre en place, il dut probablement le fracturer avec comme résultat que la jambe gauche de l'enfant avait un centimètre de moins que la droite; cela l'amenait à boiter et le retardait dans sa marche. Toute son enfance, il a dû vaquer aux travaux de la ferme, traire les vaches, rentrer le bois, faire les foins et même aller tous les jours chercher de l'eau au ruisseau qui se trouvait en contrebas d'une pente assez raide. Comme il s'occupait aussi du potager, il allait vendre fleurs et fruits à la porte de l'église, au grand déplaisir du curé qui finit une fois par le gifler. On ne dit nulle part qu'il soit allé à l'école quand il était jeune, mais un peu plus tard, on se rend compte qu'il sait lire et écrire ayant acquis un minimum de connaissances scolaires.

Ses parents trouvaient qu'un métier sédentaire lui conviendrait mieux que de cultiver la terre et l'encouragèrent à apprendre celui de cordonnier. À quatorze ans, il s'engagea pour trois ans comme apprenti auprès de l'artisan du village. Ce dernier, bon bougre, mais un peu trop porté sur la bouteille, lui adapta sa chaussure (fausse semelle et support de cheville) de sorte qu'elle supprima sa claudication. Après un an et demi seulement, son patron connut des

¹ Dans la première partie, nous suivons d'assez près les éléments biographiques qu'il a lui-même fournis lors de sa réponse à l'hommage qu'on lui a rendu à l'église Saint-Jean en 1911, *L'Aurore*, « L'adresse », 10 mars 1910, p. 8-12. Le récit de son fils Edmond S. Rivard en 1844 nous sert de complément, mais il est parfois flou et n'est pas entièrement fiable.

difficultés financières et partit pour les États-Unis le libérant de ses obligations mais ne lui ayant montré que les rudiments du métier. Trois mois plus tard, Laurent décida de suivre le même chemin, se retrouva à Orwell, au Vermont, dans la même boutique que lui.

Cependant, c'est le nouveau maître des lieux qui prit alors de l'importance à ses yeux. Laurent-Edouard logeait chez lui comme c'était souvent le cas des apprentis. Son patron était très religieux, célébrait tous les jours le culte de famille (un cantique, un passage biblique, une prière), allait à l'église au milieu de la semaine pour une rencontre de prière, et naturellement participait au culte le jour du Seigneur dans l'église congrégationaliste à laquelle il appartenait tandis que ses enfants fréquentaient l'école du dimanche. Comme il lisait beaucoup et voyait que ses récits intéressaient Laurent-Edouard, il se mit à lui parler de l'histoire de l'Église en général, de celle de la Réforme en particulier et à lui raconter les persécutions qu'avaient eu à subir les protestants en ce temps-là, de sorte que la confiance de son apprenti pour l'Église catholique de son enfance en fut ébranlée.

Ce même patron sympathique jouait du violoncelle, chantait chez lui, dans sa boutique, dans le chœur de l'église, et donnait à l'occasion des leçons de chant. Laurent-Edouard était donc à bonne école. C'est probablement alors qu'il apprit lui-même à jouer de la flûte et s'en servait habilement. Comme il avait pu se procurer le recueil de cantiques en usage à Orwell, il le prenait à la boutique tous les matins lorsqu'il devait allumer le feu en attendant le petit déjeuner et en profitait pour l'examiner et même s'attarder à la construction musicale de certains chants. Bientôt, son patron l'invita à faire partie du chœur à l'église et de chanter avec sa famille le dimanche après midi quand il faisait la basse avec son instrument.

L'année suivante (en 1849 probablement), toute la famille déménagea à Rutland² et Laurent-Edouard fut tout content de pouvoir chanter la basse dans le chœur du temple congrégationaliste de l'endroit. Afin d'améliorer les choristes, les trois églises de la ville leur offrirent un cours de chant pendant l'hiver. En 1850, Laurent déménagea à West Rutland et fit encore partie de la chorale. Cette fois, à l'hiver, Isaac B. Woodbury de New York, renommé comme compositeur de cantiques et auteurs de plusieurs recueils de chants présenta un colloque sur ce genre de composition musicale. On décèlera cette influence dans les compositions ultérieures de Laurent-Edouard. Son approche influencera plus tard ses propres compositions. Et tout de suite après, il put profiter d'une autre séance de formation donnée cette fois par B.F. Baker, musicien de Boston. Sans qu'il s'en doute sur le coup, il acquérait là une formation qui allait lui être fort utile dans sa carrière.

La fréquentation de son patron et sa participation depuis trois ans aux activités des églises congrégationalistes contribuèrent à ancrer fermement chez lui ses convictions protestantes de sorte qu'il se convertit officiellement en 1851 à l'âge de dix-neuf ans. Son pasteur, Silas Aiken (1799-1870), lui proposa de se former davantage en vue de participer à l'évangélisation des Canadiens français du Vermont. Il pouvait prendre comme modèle E.S. L'Heureux, un compatriote converti qui y travaillait déjà et avait même implanté une paroisse

² Capitale du Vermont jusqu'en 1805 (Montpelier lui succédera), Rutland en est alors la plus grande ville de l'État grâce au chemin de fer et sa marbrière qui attirent les colons dont bon nombre de Canadiens français.

de Canadiens français dans le village de Brandon. Certains membres de la communauté étaient prêts à défrayer le coût de ses livres et de sa pension. On lui donna comme mentor le pasteur de la pauvre et faible paroisse de Chittenden, dans les montagnes du Vermont non loin de Rutland et de Pittsford. Ce début de formation lui parut tellement pénible que tous les soirs, il demandait à Dieu si c'était bien sa voie. Finalement, découragé par cette expérience, au bout de dix semaines, il retourna à West Rutland et décida de s'engager dans autre chose.

Il y ouvrit une boutique de cordonnier et se mit à faire des projets d'avenir. Pourtant, il se rendit vite compte que le métier le fatiguait, que cette vie sédentaire lui ruinait la santé et il se vit forcé d'abandonner l'entreprise. Apprenant sa piètre condition, son père vint le chercher. De retour à Rivière-du-Loup-en-haut [Louiseville], il fit de l'exercice et le grand air lui redonna la santé. Mais sa conversion au protestantisme semble avoir causé tout un émoi chez ses parents et dans sa famille sans pour autant ébranler ses convictions profondes. Un peu plus tard, il se remit à la cordonnerie pour retomber aussitôt plus malade que la première fois, souffrant de dyspepsie. Ce malaise est assez courant dans ce métier car le siège bas du cordonnier pour bien faire son ouvrage l'oblige à relever les jambes et à contracter le ventre amenant des malaises de ce genre. En 1854, il décida finalement d'abandonner définitivement ce métier qui ne lui convenait pas.

À quoi allait-il maintenant s'employer? Ce n'étaient pas les pistes qui manquaient. À l'été, le pasteur anglican de Louiseville, A. A. Allen, l'invitait à fréquenter la nouvelle école française de Sabrevois, le beau-frère du pasteur lui proposait plutôt d'ouvrir un magasin à New London en Ontario et d'y être gérant. Pour sa part, le pasteur congrégationaliste Henri Wilkes de Montréal lui conseillait plutôt d'aller voir le directeur de l'Institut évangélique de Pointe-aux-Trembles, Jean-Emmanuel Tanner. Il pourrait visiter l'école et peut-être que ce pasteur qui s'y connaissait en remèdes pourrait même trouver une solution à sa dyspepsie. Il ne savait trop comment se décider. La réponse lui vint d'un ouvrage qu'une dame anglaise lui avait proposé. Au temps du « désert » sous Louis XV en France, les deux pasteurs présentés travaillaient à faire connaître l'Évangile à leurs compatriotes malgré la persécution dont ils étaient victimes. Cette lecture fut décisive : il choisit alors de travailler à l'évangélisation des Canadiens français et se présenta finalement à Pointe-aux-Trembles en novembre 1854.

Au tout début de l'année suivante, Charles Roux devint directeur du collège pour quatre ans. Il lui enseigna pendant deux hivers des éléments de grammaire et un peu de rhétorique. En même temps, Laurent-Edouard servait d'instituteur pour les plus jeunes et jouait le rôle de préfet de discipline. Au départ de M. Roux en 1859, on tenta une formule différente où MM. J.-A. VERNON, Émmanuel RICHARD et L.-E. RIVARD supervisaient à la fois l'école et la ferme. Le résultat n'ayant pas été probant, on revint à une organisation plus classique. À l'arrivée du pasteur Jean-Antoine Vernon à la tête de l'école des garçons en 1862, on lui confia l'enseignement des classes plus avancées en grammaire anglaise et française, composition, arithmétique, géographie, dessin et chant. Joseph Provost qui a été son élève vante son approche éducative et réussit toujours à l'intéresser; il procède avec méthode, énonce clairement ses idées et favorise chez l'élève le recours à l'intuition. « Il avait le don de se faire aimer. »

Chaque année, il était de coutume que la chorale de Pointe-aux-Trembles participe à la semaine « Home and Foreign Mission » de la paroisse méthodiste St. James dont une journée était consacrée à la Mission en français. Le directeur du chœur du collège amenait avec lui 25 élèves pour y chanter des cantiques en français. Philomène Desjardins étaient de ceux-là et elle s’y distinguait parce qu’elle pouvait chanter en solo de sa jolie voix de soprano. Au cours de la célébration, différents prédicateurs attiraient l’attention sur les mérites des missions et de l’œuvre française. Le tout se terminait par un goûter au sous-sol de l’église, avant qu’on ramène les choristes au collège très tard dans la nuit. Laurent-Edouard prit intérêt à cette chanteuse qu’il avait déjà eu plusieurs fois l’occasion d’entendre sur place ou dans d’autres églises. Il avait toujours une bonne excuse pour lui parler musique, puis de bien d’autres choses encore. C’est finalement le 16 octobre 1857 qu’ils s’épousèrent à la Zion Congregational Church, avec la bénédiction de leur ami le pasteur H. Wilkes. Émilie, une des sœurs de la mariée, avait épousé peu auparavant le pasteur baptiste Louis Auger. Elles appartenaient à la famille de Grégoire Desjardins de Sainte-Thérèse-de-Blainville, une des premières avec les Filiatrault à se convertir à l’Évangile au tout début des années 1840. Sujets à la persécution, les Desjardins avaient quitté pour Roxton Pond en Montérégie. Pourtant, Grégoire avait eu de nouveau maille à partir avec des fanatiques catholiques qui avaient mis le feu à sa grange et lui avait crevé l’œil gauche. Il préféra finir ses jours au Michigan où il put élever plus tranquillement sa famille.

Les nouveaux mariés habitaient à Pointe-aux-Trembles la Maison au bord de l’eau construite en 1849 pour servir de pensionnat temporaire en attendant l’érection de l’école des filles en 1853. Il invitait parfois des élèves à passer la soirée avec lui, causant d’astronomie, de sciences naturelles, de littérature canadienne, selon la multitude de sujets qui intéressaient le futur rédacteur de *L’Aurore*. Ces causeries revêtaient un charme particulier pour ceux qui ont pu en bénéficier et qui s’en souvenaient avec nostalgie.

Le couple disposait, à l’image de la ferme de subsistance typique de l’époque, d’un potager, d’un hangar, d’une étable en bois rond qui abritait un vache, un ou deux cochons, quelques moutons, avec tout à côté une basse-cour qui comprenait des poules, des canards et quelques dindons. De quoi pourvoir à la nourriture en cas de besoin. Le salaire de Laurent-Edouard était passé de 200\$ à son arrivée à 400\$ quatorze ans plus tard, salaire de misère car si on transpose en monnaie d’aujourd’hui car cela ne donne approximativement que 4000\$ et 9 500\$. Dans cette situation, il fallait souvent avoir recours à l’ingéniosité. Il n’hésitait pas à mettre la main à la pâte ayant acquis dans son enfance une habileté naturelle pour travailler le bois et le métal. C’est là que six de ses enfants naîtront, Frédéric-Auguste (7.8.1858), Louise-Émilie (10.11.1859), Edmond-Samuel (27.10.1861), Joseph-Ernest (21.11.1863), Henri (31.3.1865), Alfred-Elie (17.10.1866), les deux autres naissant à Montréal, Albert-Laurent (6.10.1873) et Hélène-Célinie (v. 1874).

C’est donc en élevant cette famille nombreuse que Laurent-Edouard prépara son recueil de cantiques qui constituera une de ses grandes réalisations. Il constata que ceux de ses prédécesseurs, Émile Lapelletrie (1840), Philippe Wolff (1847), Léon Normandeau (1851) de donnait que les paroles alors que les fidèles ne connaissaient pas la moitié des mélodies. Les tempos étaient lents, mal guidés par l’absence de musique et les habitudes de masse. Laurent-

Edouard pensa d'abord publier à part les mélodies du recueil de Wolff. Pour obtenir des souscripteurs à son entreprise, il fit paraître une annonce dans *Le Semeur canadien* (de Cyrille CYR). Des délégués des principales dénominations se réunirent à Montréal mais pensèrent qu'il valait mieux créer un nouveau recueil qui répondrait au besoin de toutes les Églises. On en choisit la liste sur le champ et on demanda à Laurent-Edouard Rivard de se charger de trouver les mélodies appropriées ou d'en créer au besoin. Il devait se fier à sa mémoire car il ne disposait d'aucun des recueils européens à par le recueil de Paris, *Chants chrétiens*, que lui avait fourni le pasteur Vernon.

Pendant la préparation de cette première édition, il enseignait six ou sept heures par jour puis il travaillait au recueil jusqu'à bien tard dans la nuit. Son fils Edmond rappelle les nombreux voyages qu'il fit au cours de l'hiver entre Pointe-aux-Trembles et Montréal, parcourant les quinze kilomètres à pied ou en s'en remettant à la bonne volonté des conducteurs des voitures de passage. En mars 1862, les 150 cantiques retenus, clichés à Boston, étaient prêts pour la presse de John Lovell dans la métropole. On tira cette première édition à 2000 exemplaires. Et pourtant, il resta bien des coquilles et des erreurs que certains ne manqueront pas de signaler. On s'en prit aussi au choix des cantiques retenus, à leur mélodie ou à l'inspiration limitée de leurs auteurs. Rivard n'en tira pas grand-chose puisque que cette édition fut vendue au prix coûtant et qu'on fit cadeau de plusieurs exemplaires à une église américaine. Parurent ensuite plusieurs éditions tirées toujours à 2000 exemplaires, sauf la deuxième. Rivard n'y ajouta que dix-sept mélodies supplémentaires de la deuxième à la cinquième édition.

Cette œuvre constituait une nouveauté pour les protestants francophones du Québec. Pour la première fois, toutes les Églises montraient ce qu'elles avaient en commun plutôt que ce qui les différençait. Il reflétait, selon Jeanne E. Ibbotson qui a analysé le choix des cantiques de ce recueil³, « une expression authentique de la vie et des aspirations des fidèles qui entonnaient ces chants, rédigés et rassemblés pour articuler leur foi personnelle et collective » (p. 8). Pour le constituer, « Rivard puise dans le répertoire européen de beaux textes qu'il renouvelle par une musique de style *gospel*, avec des rythmes en noire pointée suivie de croches, et un refrain répété après chaque strophe. » (p. 29) Il emprunte également aux répertoires américains et se sert de textes traduits au Québec par J. Beauchemin ou autres. « Il compose des airs joyeux, en ton majeur, avec des rythmes en 6/8. L'usage du refrain a une valeur pédagogique, puisque par la répétition, le texte reste gravé dans la mémoire. » (p. 32) Selon Provost, « [sa] composition est simple, animée et pleine de rythme. La fibre religieuse et patriotique [y] vibre un peu partout. »

À peine sorti de cette première réalisation, Rivard se lança dans une deuxième, de plus longue haleine encore puisqu'il s'agit cette fois de *L'Aurore*⁴. Désolé de la mort du *Semeur canadien* deux ans plus tôt, il fit voir dans un article au *Montreal Witness* en juin 1864 la

³ Jeanne Elizabeth Ibbotson, *La spiritualité de l'Église évangélique franco-québécoise au XIX^e siècle d'après le recueil Chants évangéliques*, Mémoire MA théologie, Montréal, Faculté de théologie évangélique, Université Acadia, avril 2003 (manuscrit en instance d'approbation), 136 p et xxx (annexes).

⁴ Laurent-E. Rivard a raconté par le détail ses déboires dans un article de *L'Aurore* intitulé « Jubilé de *L'Aurore*, 1866-1916 », 2 juin 1916, p. 3-5 dont nous tirons ici profit.

nécessité d'un journal évangélique destiné à l'ensemble des Canadiens protestants de langue française et qui pouvait leur servir de trait d'union malgré leurs divisions et la dispersion géographique de leurs églises. John Dougall, le propriétaire du *Witness*, le relança à l'automne 1865 et lui fit valoir qu'il avait déjà lui-même tout ce qu'il fallait pour réaliser la publication souhaitée même s'il ne s'en sentait pas la capacité. Il ne faudrait pas penser tout écrire soi-même, ajoute-t-il, mais, comme cela se faisait couramment à l'époque, utiliser les meilleurs articles que l'on pouvait trouver dans les autres journaux canadiens ou européens. Il eut immédiatement l'approbation des missionnaires même si trois d'entre eux doutèrent de sa connaissance suffisante de la langue, de ses capacités de mener à bien l'entreprise et s'offraient même pour le remplacer. Et pourtant, une fois le journal lancé, ils y collaboreront!

Ce même printemps 1866, le pasteur Macdonald, secrétaire et agent collecteur de la French Canadian Missionary Society (FCMS), avait fait don à l'Institut d'une presse manuelle et d'une gamme de caractères typographiques, le tout acquis en vue d'imprimer des traités religieux. Rivard obtint donc la permission de se servir de cette presse car confier l'impression d'un journal à des imprimeurs montréalais était hors de prix et il la fit transporter à l'étage de la Maison du bord de l'eau. Pour commencer, il utilisa trois élèves qui venaient de quitter le collège, Thomas G. A. CÔTÉ comme chef d'atelier, Thomas Dorion et Michel FORTIN comme aides.

Le journal devait paraître au milieu de mai, mais l'inexpérience du rédacteur et de ses assistants en retarda la réalisation de trois semaines de sorte que ce n'est que le 6 juin que sortit le premier numéro (aujourd'hui perdu comme toute la première année du journal d'ailleurs). *L'Aurore* portait comme sous-titre *écho littéraire, scientifique, politique, agricole, commercial et religieux*. Non seulement touchait-il à ces sujets, mais il abordait aussi des questions de tempérance, signalait des découvertes, ajoutait des morceaux pour les enfants ou des recettes de cuisine. « On doit plaindre ceux qui n'aiment point à s'instruire » proclame le nouveau journal à côté de son titre. Dans cette époque où les bibliothèques publiques sont rarissimes, le journal prétendait un peu les remplacer auprès du grand public en touchant à tout, sans négliger pour autant l'évolution de l'évangélisation au Canada et aux États-Unis. Malgré cette diversité, certains lui reprocheront de ne pas faire de place à la réflexion théologique ou pastorale. Le journal paraissait chaque semaine même si le changement de personnel dans les premiers mois lui créait des difficultés pour l'imprimer et le distribuer. Pourtant, les témoignages reçus par Rivard d'un peu partout du Canada et des États-Unis lui montrèrent l'utilité évangélique de son œuvre et l'ancrèrent dans la conviction qu'il devait persévérer coûte que coûte.

En septembre 1868, Rivard quitta l'Institut pour se consacrer entièrement à son journal qu'il déménagea à Montréal dans les locaux du complexe de la rue Craig construit quelques années plus tôt par le pasteur Rieul-Prisque DUCLOS. On y trouvait à côté de l'église une bibliothèque et un cabinet de lecture pour les journaux, une librairie et même un petit musée de choses exotiques. À sa fondation par Duclos, la Librairie évangélique avait été confiée à la gérance de George Dorion. Le frère de Laurent-Edouard, Augustin-François RIVARD, s'en était chargé en 1867. Lui-même la prit en charge en novembre 1868 en même temps qu'il

ajoutait au complexe une imprimerie chargée de faire paraître le journal ou d'autres publications religieuses. La Librairie offrait également des articles de bureau et de la musique religieuse. J.-C. Bracq qui la visita en 1874 trouva qu'elle n'avait qu'un « piètre stock de livres » et les articles offerts indiquaient plutôt « la gêne ». Il y trouva un Rivard bien peu souriant et trop réservé à son goût. « Toujours prêt à servir, il faisait un peu l'effet de n'y mettre ni l'enthousiasme missionnaire qui est le bon et ni l'amabilité ordinaire du marchand; j'attendais les deux. » Ce n'est que plus tard qu'il devinera chez l'homme « une belle âme et un grand cœur ». Cet établissement ne passait pourtant pas inaperçu. Il était dénoncé du haut de la chaire, des catholiques zélés y entraient pour inscrire des gribouillis dans les livres ou en déchirer les pages ou se contentait d'orner sa devanture de toutes sortes de déchets. Ce n'était pourtant pas le cas de tous les catholiques. Certains venaient pour s'y informer. Edmond Rivard rapporte le cas de deux religieuses qui avaient demandé à son père la version française d'un cantique que chantait en anglais une des patientes de l'hôpital. Grâce à complicité de Joseph Beauchemin, il put en produire la version demandée en deux ou trois semaines.

Son ambition, selon J. Provost, était de faire de la Librairie de la rue Craig « une maison de commerce se supportant elle-même ». Dans ce but, il publiait chaque semaine une liste des principaux ouvrages parus en Europe : livres d'éducation, études bibliques, biographies, histoire, littérature, etc. Pendant deux ans, ce « vaillant petit homme » crut pouvoir mener de front une triple tâche de libraire, de rédacteur du journal et de missionnaire évangélique. La chose le conduisit à l'épuisement et, en 1870, il dut céder sa place au colporteur Fred van BUEREN qui s'en servira à sa façon pour continuer l'œuvre d'évangélisation auprès des Canadiens français.

Pour arriver, Rivard devait donner des leçons privées, faire des traductions de l'anglais au français ou l'inverse, bien d'autres choses encore comme d'écrire des articles pour le *Witness*, souvent remarquables. Par ailleurs, il mit à contribution ses aînés, son fils Frédéric-Auguste assemblait les caractères du journal et sa fille Louise-Émilie se chargeait de la librairie. Même démuné, il acceptait de consacrer du temps aussi bien à la chorale de l'Institut de Pointe-aux-Trembles qu'à celle de l'Institut de Grande-Ligne et de tenter de communiquer à ces choristes son amour de la musique.

Venu au protestantisme par les congrégationalistes américains, il se joignit à Montréal à la paroisse anglophone Calvary, alors située rue Guy près de Saint-Antoine dont M. Forster était le pasteur, même s'il habitait tout à côté de l'église de la rue Craig qui appartenait à l'Union des églises évangéliques canadiennes-françaises proche de la French Canadian Missionary Society. Un tel choix s'explique par ce qui suit. En 1870, pour on ne sait quelle véritable raison, peut-être parce qu'on avait absolument besoin de lui à Pointe-aux-Trembles, le Comité missionnaire de la FCMS le plaça devant un dilemme : ou abandonner la responsabilité de son journal et retourner enseigner ou quitter la Société. Il choisit sans hésitation de se séparer de cette dernière, donnant comme raison « qu'au témoignage des missionnaires, *L'Aurore* fai[sai]t l'œuvre de quatre ou cinq colporteurs bibliques ».

Sans le soutien de cette Société, il dut trouver d'autres moyens de faire vivre son journal. Il pensa pouvoir le faire à imprimant certaines feuilles à contrat. À cause d'ouvriers malhonnêtes, le journal se retrouva avec une dette de 600\$ (disons 12 000\$ aujourd'hui). Des amis anglais tentèrent de le sortir de ce mauvais pas en convoquant une douzaine de personnes dont quatre pasteurs francophones. En échange de l'aide promise, ces derniers voulurent aussi s'occuper du journal pour la prochaine année (1872-1873). Il s'agissait notamment du professeur Daniel Coussirat (presbytérien) et de Théodore Lafleur (baptiste) qui trouvaient que cette publication manquait d'articles substantiels de réflexion pastorale ou théologique.

Pourtant, le résultat fut catastrophique, la nouvelle approche ayant mécontenté nombre de lecteurs qui ne retrouvaient plus autant de ces articles terre à terre qui les renseignaient chaque semaine; 120 des 1008 abonnés avaient fait rayer leur nom de la liste. Il fallait quelque 1800\$ pour faire tourner le journal (payer les employés, les loyers de l'atelier et de sa modeste demeure, le papier, la poste, les taxes, etc.). Rivard était prêt à leur en laisser la responsabilité si on compensait pour son manque à gagner personnel. Finalement, il demeura maître à bord, mais sans le sou. Il vivait de peine et de misère. Incapable de se payer de l'aide, il pliait lui-même le journal, le mettait sous bande, utilisait une machine à adresser qui lui permettait d'accélérer les choses, mettait le tout dans un sac qu'il allait porter sur son dos au bureau de poste. Autant de temps soustrait à la rédaction du journal lui-même, déplore-t-il. Vers 1875, il rejoignait tout de même plus de 1300 abonnés. Pour le pasteur Louis Pasche de l'Institut Feller, il « incarnait le dévouement absolu » à une cause.

Après quatre ans de cette situation intenable « pleine d'angoisse et de fatigue », le 1^{er} janvier 1877, il en vint à céder son journal à Messieurs John DOUGALL et fils, propriétaires du *Witness* qui faisait déjà une large place à l'œuvre protestante, anglaise ou française. Ils réduisirent le prix de l'abonnement de 1,50 à 1\$, modifiant la présentation du journal, mais gardant les services de Rivard comme rédacteur en chef. Il poursuivit son travail pendant cinq ans encore, s'épuisant à la tâche, obtenant l'aide de Jean-Robert Lamoureux pour les premières années. Puis, Joseph BEAUCHEMIN, un converti qui connaissait le journal depuis douze ans et avait commencé à y collaborer depuis 1878 devint son bras droit en 1881. Connaissant déjà l'esprit du journal, il s'initia à sa réalisation concrète de sorte que, dès le début de 1882, c'était lui qui rédigeait les textes et accomplissait l'essentiel du travail à faire. Il lui succèdera à la direction au début de mai, Rivard abandonnant à regret une œuvre où il avait mis seize ans d'un travail acharné⁵. « Soucis matériels, dit Provost, épreuves morales, travail excessif, malveillances, mesquines jalousies, pauvreté et misère, rien n'a manqué pour ruiner l'entreprise et abattre le courage du vaillant éditeur. » Pour sa part, Rivard rendait hommage à tous ceux qui l'avaient soutenu dans son œuvre, lui trouvant des abonnés, payant même leur abonnement à double, écrivant pour le journal ou lui offrant de diverses façons de collaborer avec lui.

⁵ Il s'est expliqué sur les raisons de sa démission et du rôle de J. Beauchemin dans la transition dans son journal, *L'Aurore*, 27 avril 1882, p. 1.

En 1911, Jean-Charlemagne Bracq, professeur de littérature, jugeait ainsi l'ensemble de son apport. « M. Rivard a surtout essayé du journalisme canadien, populaire, adapté au caractère et à la mentalité de ses coreligionnaires. [...] La valeur de son journal fut très inégale, mais somme toute fut œuvre utile. Sa culture peu entendue manquait de rayonnement, mais elle était suffisante. Il fit un admirable emploi de ses dons. Il lutta longtemps, il lutta bravement pour faire vivre, et bien vivre, son *Aurore* qui fut après tout une vivante expression de la vie de nos églises, et un autre lien unissant les réformés français du Canada. »

Rivard quittait donc son journal dans un état d'épuisement professionnel (*burn out*) dirait-on aujourd'hui. Il n'arrivait plus à fixer son attention sur un entrefilet de dix lignes, il passait des heures assis dans un coin de sa librairie ou au bord du Saint-Laurent à regarder charger et décharger les navires; il ne voulait plus rien savoir des journaux ou de la lecture. Il mit plus de deux ans à se rétablir avec un régime approprié et de longues marches quotidiennes.

Malgré cette dépression, Laurent-Edouard Rivard continua son travail de libraire et d'éditeur à Montréal. L'ancienne Librairie évangélique avait dû fermer ses portes en 1878 à cause des difficultés financières de la FCMS. Il avait fondé peu après une librairie protestante qui, pour lui, avait « une importance civilisatrice presque égale à celle de *L'Aurore*. C'est par la librairie [de la rue Saint-Pierre] que je reste en rapport avec un grand nombre de précieux amis tant au Canada qu'aux États-Unis », disait-il au moment de quitter son journal. Il mettait ainsi à la disposition des pasteurs et des étudiants francophones des ouvrages étrangers dans un temps où l'importation privée de livres était à la fois difficile et onéreuse. Il y vendait aussi des recueils de cantiques et de la musique en feuille, le tout annoncé dans *L'Aurore* de ces années-là.

La librairie voyait aussi à publier ses propres ouvrages. C'est ainsi qu'à titre d'exemple, elle avait édité quelques années plus tôt, en 1877, le livre du père CHINIQUY, *La prêtre, la femme et le confessionnal* et en 1881, *La maison du coteau* de Joseph PROVOST. Elle faisait paraître en 1882 un livre en anglais de James Roy, *Baptism and Salvation* et le récit de la conversion de Louis N. BEAUDRY, sous le titre *Face à face ou luttes mentales d'un catholique romain*. En 1884, il publiera les *Sermons* d'Alfred B. Cruchet qui avait travaillé un moment à *L'Aurore* avec le pasteur Duclos et en 1885, de Chiniquy encore, *Cinquante ans dans l'Église de Rome*. Il publia aussi *Les Premiers Pas*, une excellente méthode de lecture et de prononciation, fruit de sa propre expérience d'instituteur à Pointe-aux-Trembles. Ce livre de classe reçut un accueil très favorable.

Depuis 1846, l'Institut évangélique avait formé de très nombreux élèves qui avaient acquis une place intéressante dans la société et aimaient parfois revenir à leur Alma mater. C'est ainsi que Rivard participa en avril 1887 avec les frères Ménard, Jean Sincennes, Joseph-Luther Morin, Alfred Cruchet et Rieul-P. Duclos à la fondation de l'Association des anciens et nouveaux élèves de la Pointe-aux-Trembles. L'œuvre se donnait comme objectif de fortifier les liens religieux et fraternels de ceux qui avaient fréquenté l'institution, de venir en aide aux nouveaux élèves et écrire les annales du protestantisme français au Canada le tout dans une perspective d'évangélisation du milieu. Deux ans plus tard, il en accepta la

présidence annuelle se rappelant la quinzaine d'années qu'il y avait passée. Il a alors 57 ans et s'engagera sous peu dans une nouvelle carrière, six de ses enfants ayant atteint l'âge adulte.

Au début de l'année 1891, Joseph Provost, directeur du Collège français de Springfield du Vermont, l'invite à venir enseigner chez lui la grammaire et la musique quitte à liquider ses affaires à Montréal, même à perte. Il y consent et part pour les États-Unis avec son épouse et peut-être deux ou trois de ses enfants. Dès février, il sera à pied d'œuvre en même temps qu'il sera rédacteur en chef du journal fondé par Prévost, *Le Citoyen franco-américain* (1887-1905). Pourtant, après deux ans, la double tâche lui apparut au-delà de ses forces et il donna sa démission le 3 juillet 1893.

La même année 1891, il met la dernière main à la sixième édition de son recueil de cantiques qu'il augmente considérablement de 102 cantiques supplémentaires, presque tous extraits des plus beaux recueils européens, nous dit-il dans sa note historique datée d'octobre 1891. Les 2 000 exemplaires de la sixième édition furent enlevés en moins de deux ans, c'est dire la popularité et le besoin d'un tel recueil. D'autres éditions suivront, mais elles ne dépendront plus de lui puisqu'il travaillera alors aux États-Unis.

Au mois d'août, il accepta la responsabilité de la paroisse congrégationaliste française de Ware au Massachusetts. Il s'agissait d'une église encore jeune puisqu'on y avait ouvert une mission en 1886 et organisé l'église et le temple dès le 17 juin 1888. Il réalisait donc ainsi à soixante et un ans le projet de ses vingt ans. Sans exiger qu'il fasse des études supplémentaires vu sa longue expérience, l'Église congrégationaliste le consacra au ministère dans sa paroisse le 19 juin 1894. Il y oeuvra pour les trois prochaines années, peut-être davantage nous n'en avons pas la confirmation. Il passa ensuite au village de Three Rivers, maintenant inclus dans la ville de Palmer (Hampden County) toujours dans le même État, Emily, Albert et Édouard habitant toujours avec lui. En 1903, revenant à ses anciennes amours, il y mit sur pied une librairie. L'année suivante, après une très longue absence, il vint faire un tour au Québec et en profita pour visiter les bureaux de *L'Aurore* à Montréal. Finalement, en 1908, la dernière paroisse dont il s'occupa, anglophone cette fois, fut celle de Haydenville toujours au Massachusetts. Il y prendra une retraite bien méritée à 78 ans!

Provost (en 1917) parla ainsi de sa période américaine qui dura plus de vingt-cinq ans. « Rivard avait reçu au Vermont une trempe toute puritaine. Il possédait le sentiment des responsabilités, une vigueur d'esprit remarquable et une âme bien vivante. Pour lui, le but de l'existence était de suivre le droit sentier, de porter sa part des chagrins et des afflictions de la vie et d'être utile à tous. Il est resté fidèle à ce programme jusqu'à la fin. Affaibli par l'âge, usé par le travail, son cœur est resté jeune et plein de souvenirs d'une lutte de soixante ans. »

Le projet de rendre hommage à l'auteur du recueil de cantiques *Chants évangéliques* et au fondateur de *L'Aurore* était dans l'air depuis 1904 mais ce n'est qu'en 1910 qu'il se concrétisa à l'instigation du professeur Joseph-Luther MORIN sous les auspices de la section française de l'Alliance évangélique de Montréal, présidée par le pasteur Rieul-P. Duclos. Le 5 mai 1910, une lettre fut adressée à toutes les églises françaises du Canada et des États-Unis précisant les objectifs du projet, à la veille d'une nouvelle édition de son recueil

considérablement augmenté. On voulait rendre hommage à l'ensemble de son œuvre, aussi bien à ses talents de musicien que de rédacteur et d'éditeur. On pensait lui remettre à l'occasion d'une réception dans une des églises une adresse enluminée sur parchemin et une bourse, célébration où des représentants des diverses communions chrétiennes lui rendraient hommage et où un chœur bien exercé pourrait exécuter les chants qu'il avait lui-même composés. La réponse fut enthousiaste et le financement de la manifestation, assurée.

Le soir du 21 février 1911, le pasteur de l'église Saint-Jean, S. T. St-Aubin dont il était l'hôte, le conduisit dans une église remplie à craquer pour cette fête du souvenir et de la reconnaissance. Sur l'estrade, un chœur de cinquante voix que devait diriger le pasteur Paul Villard. Les lectures et les hommages des divers pasteurs présents étaient entrecoupés de cantiques qu'il avait lui-même composés et qui faisaient maintenant partie intégrante de la tradition franco-protestante. La cérémonie était présidée par le pasteur Alphonse de Liguori THERRIEN en l'absence du pasteur Duclos retenu par la maladie. Le frère du pasteur, A.F. RIVARD fit la lecture du psaume 133 suivie d'une prière par le pasteur J.S. Rey. Son neveu, Émile Rivard, chanta en solo le cantique 192 puis l'orchestre composé des membres de la famille de Frédéric Lapointe joua de nombreux airs du compositeur montrant à l'évidence qu'il ne s'était pas cantonné que dans les chants d'église. Deux de ses fils, directeur d'école étaient aussi présents, Edmond-Samuel de l'Académie Strathcona (Outremont) et Alfred-Élie de l'Académie Saint-Lambert. Le pasteur Provost mit en évidence la vitalité du jubilaire qui avait consacré toute son existence à instruire la communauté protestante et à lui porter de bonnes nouvelles.

Puis les représentants des différentes dénominations apportèrent leurs hommages au héros du jour. Le pasteur Henri BENOIT, parla au nom des anglicans et du collège Sabrevois rappelant des souvenirs musicaux, le pasteur THERRIEN au nom de la Mission de Grande-Ligne fit voir son existence comme sept rayons d'un arc-en-ciel fait de musique à la gloire de Dieu, de fraternité chrétienne, de générosité, de convictions réformées, de fidélité, de spiritualité et de reconnaissance. Le pasteur presbytérien C. E. AMARON rappela ce qu'il avait été comme professeur et le pasteur méthodiste P. VILLARD souligna que son œuvre avait rapproché les dénominations, porté le flambeau de la vérité et de la liberté de conscience. Le professeur MORIN lui présenta une adresse enjolivée et la bourse qui l'accompagnait. Le jubilaire, fort ému, remercia pour ces témoignages d'amitié et de reconnaissance. Il retraça les principales circonstances parfois difficiles qui avaient menées à la création de son recueil de chants et à celle de son journal. Il termina par un long plaidoyer en faveur de *L'Aurore* auquel on se devait de s'abonner par devoir, par patriotisme, et qu'on l'aime ou non, il fallait lui trouver le maximum de souscripteurs. « Le fait [est] que des personnes une à une, des familles entières ont été amenés à l'Évangile par la lecture de ce journal », rappelait-il pour justifier cet appel.

Cet hebdomadaire avait été aussi le reflet de la diversité de ses intérêts. Il avait toujours dévoré livres, magazines et journaux, en français comme en anglais et avait constitué au fil des ans une bonne bibliothèque. Il avait des livres de médecine, de science, de théologie, d'astronomie, de mathématiques, de littérature, sur des sujets divers et des livres de

contes, et bien sûr une encyclopédie de premier ordre dont il pouvait encore tirer parti dans sa vieillesse.

Le vendredi 24 février, il assista à l'assemblée annuelle des anciens et nouveaux élèves des Instituts de la Pointe-aux-Trembles dont il avait été aussi le premier président honoraire. On lui rendit de nouveau hommage à cette occasion qui réunissait quelque 500 personnes pour la rencontre de l'après-midi, le souper ou le concert de la soirée.

Il retourna à Haydenville où il demeurait avec sa femme, son plus jeune fils Albert et sa fille aînée Louise-Émilie, pas très loin d'où habitaient deux autres de ses enfants, Frédéric-Auguste à Springfield et Henri à Needham. Il n'était ainsi qu'à quelques kilomètres de ses autres enfants qui habitaient pour la plupart dans la ville plus importante de Northhampton. Il y cultivait son jardin et son cheval lui permettait de se déplacer librement. Il entretenait une correspondance importante avec ses amis et connaissances au Canada et aux États-Unis, très honoré par ailleurs qu'on vienne lui rendre visite. En 1911, il avait présidé la conférence missionnaire des Églises congrégationalistes françaises de la Nouvelle-Angleterre. Il coulait donc des vieux jours tranquilles et il déménagea dans sa nouvelle maison le 1^{er} novembre 1915. Pourtant, à la fin de janvier le feu la détruisit complètement. Il perdait ainsi ses vêtements, ses meubles ainsi que son piano, des tableaux, de l'argenterie et des objets de valeur. C'est une catastrophe, même pour notre histoire, car il y perd les exemplaires des quinze premières années de *L'Aurore* sans compter sa vaste bibliothèque composée de livres dans tous les domaines accumulés au cours de sa longue carrière.

Divers amis de l'église et de la ville étaient prêts à lui trouver une nouvelle résidence, mais comme Albert souhaitait l'avoir près de lui au Québec où il venait d'emménager, il décida de retourner dans sa patrie. Le 9 février, il se rendit chez lui à Buckingham dans l'Outaouais puis déménagea toujours avec lui à Waterloo dans les Cantons-de-l'Est au mois de juillet. Finalement, son fils lui acheta une coquette maison à Pointe-aux-Trembles à moins d'un kilomètre de l'Institut et Laurent-Edouard Rivard, son épouse et sa fille Louise-Émilie s'y installèrent le 5 octobre 1916. Il ne devait pas y rester longtemps puisqu'il y est mort le 30 mai 1917, âgé de presque 85 ans.

Le lendemain, les élèves et les professeurs célébrèrent un service funèbre dans sa maison. Ses funérailles eurent lieu quelques jours plus tard à l'église Saint-Jean sous la présidence du directeur de l'Institut, le pasteur Edmond Hermann Brandt et assisté du pasteur Samuel Rondeau, directeur de *L'Aurore*. On rappela l'homme intègre que fut le défunt se nourrissant du pain de l'Évangile. Il avait puisé dans sa foi la force et le courage qui l'avaient maintenu sur la brèche, faisant noblement son devoir jusqu'au bout. » On l'a conduit ensuite à sa dernière demeure au cimetière Mont-Royal où il repose à deux pas de la tombe de Charles Chiniquy qui avait marqué d'une autre façon le franco-protestantisme. La conférence des Églises baptistes françaises du Canada à Ottawa les 27 et 28 juin 1917 lui rendit également hommage en soulignant les cinquante ans de *L'Aurore* et ses diverses autres contributions à la vie protestante des francophones aussi bien ici qu'aux États-Unis.

Toute sa vie, beau temps mauvais temps, il a tenu à célébrer quotidiennement le culte de famille et lire ainsi la Bible. L'objectif premier dans l'existence était d'aider les autres. Il jugeait qu'une personne était bonne si elle parvenait à faire du bien autour d'elle. Il valorisait l'amitié, les échanges sociaux, les rencontres chez soi ou à l'église où toutes les classes sociales fraternisent, ces occasions de chanter, de jouer, de se réjouir, rire et prendre du bon temps. Sa foi était à toute épreuve et il faisait confiance à l'Esprit saint. Si les congrégationalistes n'ont pas créé d'églises francophones au Québec, par l'action de son serviteur, elle a quand même occupé une place de choix dans l'évangélisation de la Province. Pour nous, ce qui en fait un précurseur de l'époque actuelle c'est qu'il a su dans ses œuvres être au service de l'ensemble des communautés et par le fait même de leur offrir des occasions de rapprochement.

Son épouse est décédée à peine un an après lui le 21 avril 1918. Voici le dernier hommage que Joseph Provost rendit à cette femme de pasteur qui avait si vaillamment traversé les épreuves avec son mari et l'avait soutenu tout au long de sa vie. « Madame Rivard avait hérité de ses parents une énergie peu commune, un cœur bien vivant et une trempe de caractère qu'elle a gardée jusqu'à la fin. Avec cela, elle était modeste, heureuse d'accomplir sa tâche sous le regard de Dieu qu'elle aimait. Voir ses enfants grandir dans une atmosphère tout imprégnée du parfum de l'évangile était son bonheur et sa joie : bonheur des âmes croyantes, joie des cœurs qui espèrent toujours. »

31 octobre 2010

Jean-Louis Lalonde

Voir aussi le *Bulletin* no 27 de mars 2010 pour une version illustrée.

Sources

Ses œuvres, ses articles

Chants évangéliques, recueil de cantiques, 1862, Montréal, John Lovell, première édition. Le recueil a été enrichi au fil des années et a connu 13 éditions avec musique dont la dernière remonte à 1961 reprenant celle de 1929. Elle reproduit également la préface de la 7^e édition qui est de Joseph Provost complétée par Laurent-Edouard Rivard en octobre 1891, p. I-III.

Quelques centaines d'articles dans *L'Aurore* particulièrement entre 1866 et 1882, d'autres dans le *Montreal Witness*.

« Jubilé de *L'Aurore*, 1866-1916 », *L'Aurore*, 2 juin 1916, p. 3-5 (surtout sur la période 1866-1882 où il en est responsable).

(Sans titre - Sur sa démission de *L'Aurore*), *L'Aurore*, 27 avril 1882, p. 1.

« Prospectus de *L'Aurore* pour 1868 – Appel aux amis de l'éducation et du progrès », repris à l'occasion du « Cinquantenaire de *L'Aurore* » dans *L'Aurore*, 9 juin 1916, p. 4.

Les premiers pas, méthode de lecture et de prononciation, édition L.E. Rivard (les deux premières) et la troisième, Editions de L'Aurore, 1910.

Méthode Théorique et Pratique de Chant à l'usage des classes élémentaires ou guide de maître de chant et de ceux qui veulent étudier la musique vocale par eux-mêmes par L.E. Rivard, ancien instituteur, L.E. Rivard, Libraire Editeur, Montréal, août 1884, 79 p. Épuisée en 1910.

Biographies et études de son oeuvre

Rivard, Edmond S., *Notes on the life of Rev. Laurent E. Rivard*, Montréal, Janes-Rondeau Printing Service, 1944, 81 p., illustré, (écrites par son fils).

Ibbotson, Jeanne Elizabeth, *La spiritualité de l'Église évangélique franco-qubécoise au XIX^e siècle d'après le recueil Chants évangéliques*, Mémoire MA théologie, Montréal, Faculté de théologie évangélique, Université Acadia, avril 2003 (manuscrit en instance d'approbation), 136 p et xxx (annexes).

Informations diverses

***, « Assemblée annuelle », (Compagnie de publication de *L'Aurore*), *L'Aurore*, 21 décembre 1917, p. 3-4.

***, « Conférence des Églises baptistes françaises du Canada à Ottawa, Ont., les 27 et 28 juin, 1917 », *L'Aurore*, 13 juillet 1917, p. 3-4.

***, « Décès de M. Laurent E. Rivard », *L'Aurore*, 8 juin 1917, p. 3.

***, « Démonstration Rivard », *L'Aurore*, 10 mars 1911, p. 3-13 (avec divers discours, adresses, correspondance, y compris la réponse autobiographique de Rivard, p. 9-12).

***, « Départ de quelques vieillards » (M. L.E. Rivard, M. Michel Favier, Le sénateur Owens, ...), *L'Aurore*, 15 juin 1917, p. 3-4.

***, (Sur l'incendie de sa maison à Haydenville), *L'Aurore*, 4 février 1916, p. 10.

***, « Un témoignage de reconnaissance », *L'Aurore*, 17 février 1911, p. 8

Boucher, Joseph-Elzéar, « Laurent Edouard Rivard, Instituteur, Journaliste, Editeur et Ministre du Saint Évangile », *L'Aurore*, 15 juillet 1944, p. 3.

Boucher, Joseph-Elzéar, *Esquisse historique de l'Institut français évangélique de la Pointe-aux-Trembles*, Pointe-aux-Trembles, R.A. Regnault, 1948, 44 p., p. 9, 15, 21, 43, 44.

Bracq, J.-Charlemagne, « Souvenirs de M. L. E. Rivard », *L'Aurore*, 6 juillet 1917, p. 3-4.

Duclos, Rieul-Prisque, *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis*, Montréal, Librairie évangélique, McDonald (PA), M. le pasteur Alexandre Mage, 1913, tome II, p. 193-197 (historique de *L'Aurore*) et 201-205 (sur les Chants évangéliques).

Finès, Hervé (dir.), « *L'Aurore* », (historique), p. 113-116, dans *Album du protestantisme français en Amérique du Nord*, Montréal, *L'Aurore*, 1972.

French Canadian Missionary Society, *Rapport annuel 1881* (Historique), p. 33-35 et 51.

Lalonde, Jean-Louis, « Rivard, Augustin-François », biographie de son frère, p. 582-587, dans *Belle-Rivière, 1840-2006*, Montréal, Société d'histoire du protestantisme franco-qubécois, 2007, 703 p. (voir aussi en ligne).

Massicotte, L., « Quelques souvenirs », *L'Aurore*, 15 juillet 1944, p. 4-5 (porte sur 1879).

Provost, Joseph, « Préface », (historique), p. III-VII, dans Confession de foi et liturgie des Églises évangéliques françaises des États-Unis, s.e., 1897, 72 p.
 « Histoire de la Librairie évangélique de Montréal, 1864-1878 », I, *L'Aurore*, 28 février 1908, p. 8-9; II, 6 mars 1908, p. 7-8.
 « Laurent-Edouard Rivard, 1832-1917 », *L'Aurore*, 22 juin 1917, p. 3, 5-6.
 « Le journalisme de langue française », *L'Aurore*, 12 mai 1911, p.
 « Madame L.E. Rivard (née Philomène Desjardins), 1838-1918 », *L'Aurore*, 31 mai 1918, p. 7-8.
La maison du coteau, roman. Édition établie, présentée et annotée par Jean Levasseur, Sainte-Foy, Les Éditions de la Huit, 2000, LXXX - 235 p., p. xxx-xxxii, xxxv, xlv, 151-152 (notice biographique et présentation de la préface de la 7^e édition des Chants évangéliques). .

Rondeau, S.P., « Conférence missionnaire des Églises congrégationalistes françaises de la Nouvelle-Angleterre », *L'Aurore*, octobre 1911, p. 7-8.

Témoin, « Assemblée annuelle » (Association des anciens... Instituts... de Pointe-aux-Trembles), *L'Aurore*, 3 mars 1911, 3-5.

Villard, Paul, *Up to the light, The story of french protestantism in Canada*, Toronto, Board of Home Missions of the United Church of Canada, 1928, 237 p., p. 152-155 (*L'Aurore*)

Les livres qu'il a édités (liste partielle)

Beaudry, Louis-N., *Face à face ou luttes mentales d'un catholique romain*, Montréal, L. E. Rivard, éditeur, 1882, 239 p. (récit de sa conversion).

Chiniquy, le Père, *Cinquante ans dans l'Église de Rome*, Montréal, Librairie de Wm. Drysdale & Cie, L.E. Rivard, 133, rue Saint-Pierre, 1885, t. I, 540 p.

Chiniquy, le Père, *Le prêtre, la femme et le confessionnal*, Montréal, Librairie évangélique, 413, rue Craig, W. Drysdale & Cie, 232, rue Saint-Jacques, Bureau de L'Aurore, 625, rue Craig, 1877, 337 p.

Cruchet, Alfred B., *Sermons*, Montréal, Librairie L.E. Rivard, 564 ½ rue Craig, Duclos et Cruchet, éditeurs, rédacteurs à L'Aurore, 1884, 269 p.

Provost, Joseph, *La maison du Coteau*, nouvelle canadienne, Montréal, L. E. Rivard, éditeur, 5641, rue Craig, 1881, 96 p.

Roy, James, *Baptism and Salvation*, Montréal, L.E. Rivard, éditeur, 1882, 46 p.